

LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

II.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

<i>Leipsig.</i>	{ BOSSANGE frères, Reichs-Strasse ZIRGÈS.
<i>Manheim.</i>	ARTARIA et FONTAINE.
<i>Francfort.</i>	JUGEL.
<i>Berlin.</i>	SCHLESINGER.
<i>Bruxelles.</i>	CARLIER.
<i>Genève.</i>	PASCHOUD.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o. 4,
PLACE DE L'ODÉON.



Couche filo d'or.

Giffard voyant passer le premier consul, allant prendre possession des Tuileries.

LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N^o. 36.

1824.



30-119

LE GILBLAS

DE LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

.....

I^{re}. PARTIE.—SUITE DU II^e. LIVRE.

.....

CHAPITRE VII.

GIFFARD RETROUVE A PARIS PLUSIEURS PERSONNES DE SA CONNAISSANCE.—IL SUIT LE TORRENT.

PRÈS de deux ans s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté Paris. Que d'événemens s'étaient passés ! Nous étions arrivés à cette effroyable et bizarre époque

de la terreur, où , après avoir emprisonné, proscrit tous les nobles , tous les riches , et presque tous les honnêtes gens de l'ancien tiers état, les dominateurs s'attaquaient, se dénonçaient, et, sans donner de relâche à leurs persécutions contre les hommes qui n'avaient pas été de leur parti, se disputaient à qui enverrait ses complices à la mort.

A peine me trouvai-je dans la capitale que je me repentis de m'y être laissé conduire. J'avais sur mon compte tant de méfaits aristocratiques ! Veuille le ciel qu'ils ne viennent pas à la connaissance des méchans ! Surtout évitons bien de nous faire des ennemis ; jamais il ne fut si dangereux d'en avoir. Oh ! qu'il s'en fallait que je fusse encore envieux des nobles et des riches ! les pauvres gens ! j'en avais compassion. C'était à mon état obscur et précaire que je devais le peu de sécurité qui me restait. Quelques jours après mon retour, je me promenais aux Champs-Élysées ;

je m'arrêtai devant le beau jardin de l'hôtel ou j'allais autrefois coiffer le marquis de Rinvillle, et qui m'avait paru alors une propriété si belle et si désirable. Je l'admirai de nouveau ; cependant le jardin était négligé et en friche. Pour mieux considérer ce magnifique hôtel, je gagnai la rue du faubourg Honoré ; arrivé devant la grande porte, je lus sur les murs, ces mots écrits en lettres rouges : *Propriété nationale à vendre*. « Giffard, mon ami, » me dis-je, où en seriez-vous si cette belle » maison que vous convoitiez eût été à » vous ? »

Durosay me tint sa parole ; je fus engagé comme premier chanteur dans un petit théâtre qui cherchait à se rendre agréable au parti du jour en multipliant les vaudevilles et les drames révolutionnaires.

La première fois que j'arrivai au théâtre... c'était pendant une répétition ; quelle fut ma surprise ! Je reconnus parmi les

actrices, sous le nom de la citoyenne Coralie, mademoiselle Thérèse Beaumont, la cadette des pupilles de Lefèvre, sa belle-sœur, cette jeune innocente séduite par le marquis de Rinvill. Sa surprise fut égale à la mienne; nous éprouvâmes une grande joie à nous revoir. Mais je n'en pouvais revenir; Thérèse, la petite couturière Thérèse que j'avais vue si honteuse, si malheureuse de sa faute, comédienne! elle avait bien pris toutes les habitudes, toute l'aisance de son nouvel état: elle n'était plus timide et confuse à chaque parole qu'on lui adressait. Je m'empressai de lui demander des nouvelles de sa sœur et du bon Lefèvre. Au nom de sa sœur, au nom de son tuteur, je vis Thérèse se troubler; une larme roula dans ses yeux; mais bientôt, reprenant son air léger, badin, elle me dit que, grâce au ciel, sa sœur et son tuteur se portaient à merveille; mais qu'elle les voyait peu. Elle allait continuer: on vint l'avertir que c'é-

tait à elle à entrer en scène. Fort gracieusement, elle me pria de venir dîner chez elle, et me promit que là, elle m'apprendrait tout ce qui lui était arrivé depuis mon départ. Elle me quitta, et je me mis à causer avec mes nouveaux camarades.

Presque tous étaient de forcenés démagogues; presque tous s'étaient donné les noms des anciens héros de la liberté, des chefs des plus respectables écoles de la philosophie. Nous avions Platon, Caton, Solon, Aristide et Publicola. Tous ces honnêtes gens étaient fort assidus aux séances des sociétés populaires; plusieurs étaient membres des comités de leurs sections; plusieurs s'étaient avisés de se faire auteurs. C'étaient eux qui composaient ces vaudevilles et ces drames où l'emphase patriotique était entremêlée de petites scènes d'amour bien niaises et bien doucereuses. On juge qu'il fallait que le citoyen Durosay eût fait un grand éloge de mon civisme pour obtenir mon admission

dans une troupe d'artistes aussi républicainement composée; mais le citoyen Durosay était attaché à un grand théâtre; il venait de remplir une mission; on s'était empressé de voler au-devant de ses désirs.

En me rendant chez mademoiselle Coralie, je fus saisi d'une grande crainte. « Eh ! mon Dieu, me disais-je ; si cette » jeune étourdie, au milieu de ses camarades si horriblement patriotes, allait » révéler que j'ai émigré ! car elle ne peut » l'ignorer..... » Je pris confiance en pensant à la bonté de son cœur.

Mademoiselle Thérèse, ou plutôt mademoiselle Coralie, avait un appartement fort joliment meublé dans un entresol à l'entrée du faubourg du Temple. Se trouvant tête à tête avec un ami de sa première jeunesse, avec un homme qu'elle savait instruit de sa faute, elle éprouva beaucoup d'embarras; elle rougissait : toute la timidité de la petite couturière était revenue. Elle se remit de son trouble; elle répondit

à mes témoignages d'amitié par des témoignages d'une véritable affection. Avec quelle tendresse elle me parla de sa sœur et de Lefèvre ! Comme elle me vanta les soins, les précautions, la généreuse discrétion de ces dignes amis ! Grâce à eux, sa faute avait été ignorée dans leur ancien et leur nouveau quartier : c'étaient Lefèvre et sa femme qui avaient été le parrain et la marraine de l'enfant. Oh ! alors elle me parla de son fils avec transport ; car c'était un garçon. Elle mit bien dans l'expression de son amour maternel un peu de cette affectation, de cette exagération que les actrices ne peuvent se dispenser d'employer quand elles développent leurs sentimens ; mais il y avait un grand fond de sincérité. L'enfant se nommait Henri Beaumont. Elle n'avait pu le voir que deux fois ; il était en nourrice à une assez grande distance de Paris. Elle se proposait de l'élever près d'elle. Grâce au ciel, son nouvel état la mettait au-dessus des préjugés, et lui

permettait de braver les mauvais propos ; elle se faisait une gloire , un bonheur d'exercer avec un soin religieux ses devoirs de mère. « Dois-je m'en plaindre ? Dois-je » m'en féliciter ? » me dit-elle avec une naïve franchise : « le chagrin ne peut pas con- » server long-temps un grand empire sur » moi. A peine étais-je mère que mon goût » pour la comédie devint plus fort que » jamais. J'en fis confidence à ma sœur. » Elle employa tous ses efforts pour me » détourner du théâtre : elle ne put y » réussir. Mon état de couturière m'était » insupportable. Que vous dirai-je, mon » cher Giffard ? Après beaucoup d'hési- » tations de ma part , beaucoup d'objec- » tions, de remontrances de la part de ma » sœur et de mon beau-frère , je me dé- » cidai ; je débutai , je m'engageai à leur » insu, je les quittai. Ma sœur s'em- » pressa d'accourir. Elle chercha encore à » me faire quitter la comédie. Elle me » parla de l'affliction et des craintes de

» mon tuteur. Je cherchai à rassurer ma
» sœur, à lui persuader qu'on peut aussi
» bien se conduire au théâtre que dans tout
» autre état. Je lui citai de nombreux
» exemples. Ma sœur, ma bonne sœur n'a
» pas cessé d'avoir pour moi l'amitié que
» vous lui avez connue. Elle vient me voir,
» je vais la voir; mais je vous avoue que je
» choisis pour mes visites les momens où
» je crois ne pas trouver son mari. Je ne
» peux me défendre de le craindre comme
» je le craignais dans mon enfance. Quel-
» quefois il m'est arrivé de le rencontrer;
» j'ai tremblé, j'ai pâli; il a été bien bon,
» bien indulgent pour moi; mais je l'ai
» vu triste, soucieux en me considérant,
» et cela m'a fait bien du mal. »

Mademoiselle Coralie en revint à son enfant. Elle me dit que les deux fois qu'elle l'avait vu, elle lui avait trouvé une ressemblance frappante avec l'ingrat, le cruel.... Alors, en rougissant, en baissant les yeux, elle me demanda des nouvelles

de M. de Rinville. Quand je lui répondis qu'il y avait plus d'un an que je n'en avais entendu parler, elle soupira, et je vis que le perfide lui était encore cher.

Après dîner, je courus chez Lefèvre dont sa belle-sœur m'avait donné l'adresse. Sa femme et lui me firent l'accueil le plus amical : ces excellentes gens ne se souvenaient plus de tous les motifs de plainte que ma conduite avait pu leur donner précédemment. Ils continuaient de mener une vie modeste et laborieuse. Je trouvais Lefèvre bien triste. Ce n'était pas seulement la contrariété cruelle que lui causait la conduite de la sœur de sa femme qui l'affligeait ; il était désolé, consterné des horreurs qui se commettaient à Paris et dans toute la France. Madame Lefèvre était dans des transes perpétuelles. Son mari n'avait pas la lâcheté si commune alors de conformer son langage à celui des dominateurs ; elle tremblait à tout moment, malgré la médiocrité de leur condition,

qu'on ne vînt l'arrêter comme suspect. Les plus pauvres n'étaient pas épargnés ; et cependant , tout bas , bien bas , d'une manière obscure et détournée , elle laissait échapper quelques regrets de l'ancien ordre de choses.

Dans ma première entrevue avec mademoiselle Coralie , mon amitié pour elle avait été bien pure , bien désintéressée. Je n'avais éprouvé que l'amitié d'un frère pour une sœur ; cependant , vers la fin du dîner , j'avais remarqué qu'elle était extrêmement jolie. J'avais senti renaître en moi quelques-uns des désirs qu'elle m'avait inspirés , et dont je n'avais été distrait que par ma profonde et malheureuse passion pour mademoiselle Aglaé Delbois. J'étais loin de songer à l'épouser ; j'aurais eu beaucoup de répugnance à me charger de l'enfant d'un autre , quoique cet autre fût un marquis ; mais elle me semblait très-agréable. Son ancienne faute , son nouvel état , son nouvel esprit , l'affection